

RENTRÉE DES CLASSES À FEUCHÈRES EN OCTOBRE 1945

Ce dont je me souviens, c'est de la malle (en osier pour ce qui est de la mienne) dans laquelle nous apportions notre trousseau et qui, une fois vidée, attendrait au grenier jusqu'au 13 juillet, date de la sortie et de la distribution des prix.

Les boursières étaient dispensées d'apporter leur matelas et leur traversin mais toutes devaient fournir draps et couvertures. Le dessus de lit en coton à nids d'abeilles et franges (que l'on peut voir sur le site, dans la collection de cartes postales des années 30) devait être à la charge des familles mais je n'en jurerais pas. Celui des années 50, en cretonne beige à fleurettes, serait fourni par l'intendance.

Nous devons apporter une cuvette, une « boîte à chaussures » avec cirage, brosses et chiffons et une boîte-nécessaire de toilette avec savon, dentifrice, peigne, etc... Ces deux boîtes restaient au dortoir évidemment, sous notre lavabo, tandis qu'une troisième boîte, la boîte à provisions, indispensable quoique pas toujours bien garnie mais munie d'un cadenas était enfermée sous clé, dans une armoire au fond du réfectoire ou dans le couloir voisin. Malgré ces précautions, on trouvait parfois des boîtes fracturées.

Un autre objet indispensable était le sac à pain, sachet de toile d'une vingtaine de centimètres, fermé par un lien coulissant, dans lequel nous mettions notre ration de pain pour la journée (nos parents ayant fourni à l'intendance nos tickets de pain). Ce sac devait rester suspendu à notre patère dans le vestiaire des internes (situé sous l'appartement de la sous-directrice) mais très vite, vu la fréquence des vols de pain, les petites 6^e avaient compris qu'il valait mieux le trimballer toute la journée ..

Et elles portaient au cou, comme des médailles, les clés de la boîte à provisions, de leur armoire et de leur casier en étude.

Les tickets de rationnement étaient encore nécessaires pour les chaussures et les textiles, ce qui explique qu'on ait toléré les blouses « originales » que nos mères avaient coupées dans des chemises de nuit de grands-pères ou dans une nappe à carreaux (voir celle que j'arbore sur la photo de la 6^e 3. Pour le manteau, quand on n'en avait pas hérité d'une cousine plus grande, il avait été coupé dans une couverture militaire, teinte en bleu marine.

Chapeau (marine) et gants (marine ou blancs), chaussettes ou socquettes étaient obligatoires. Les bas absolument interdits, même pour les grandes.

Pour le reste du trousseau, nos souvenirs sont imprécis : 4 (ou 6 ?) chemises de jour, chemises de nuit en finette, combinaisons, 6 culottes. Je crois bien que la liste ne comportait pas de soutien-gorge –horreur !- ni de serviettes hygiéniques (c'était à la maman de voir...).

Une robe de chambre était exigée ainsi que des pantoufles et un short (avec des élastiques aux cuisses) pour la gymnastique, toutes choses, sauf les pantoufles, qui étaient des nouveautés pour les petites villageoises comme moi.

Tous nos vêtements et notre linge de toilette ainsi que nos serviettes de table devaient être marqués à nos initiales et porter le numéro qu'on nous avait attribué. Là encore on avait du mal à trouver ces petits rubans brodés de lettres et de chiffres, les mercières manquant de tout.

Nous avions un sac à linge sale, suspendu dans la galerie qui conduisait des dortoirs aux W.C. Pour celles qui ne partaient pas en « grande sortie » tous les 15 jours mais ne partaient qu'aux vacances, il était difficile parfois d'avoir du linge propre, ce qui pouvait leur valoir parfois une remarque humiliante ? Comme par ailleurs, il était défendu aux externes d'apporter un paquet du dehors aux internes, faire laver son linge posait problème.

Au fond du réfectoire, une série de petits casiers recevaient nos serviettes de table dans des pochettes brodées que chaque chef de table allait chercher au début du repas.

Je n'ai rien dit du cartable, pourtant essentiel dans notre vie d'internes, cartable qui nous accompagnait du matin, après le petit-déjeuner, jusqu'au soir après l'étude. Il n'y aurait rien à

en dire, si ce n'était qu'en ces temps de pénurie où il n'y avait pas de cuir, même pour les chaussures, il avait fallu se débrouiller. Ainsi le bourrelier du village nous avait taillé et cousu des sortes de serviettes dans une moleskine noire et molle qui prétendait imiter le cuir et qui durerait quelques années.

Je n'ai rien gardé, même pas le chapeau que nous détestions tellement, que nous malmenions et ridiculisions lors de nos promenades à la Tour Magne, au Mont Duplan ou au chemin de Pissevin...

Voilà tout ce que je peux dire sur le trousseau et les objets qu'on exigeait de nous. J'ai peut-être trop insisté sur ce qui nous manquait mais je n'ai pas le souvenir d'en avoir vraiment souffert. Cette rentrée d'octobre 1945 à compté pour d'autres raisons moins terre à terre comme la découverte de la vie en collectivité, la solidarité avec celles qui « languissaient » comme on disait, une forme de liberté malgré l'enfermement et le bonheur d'étudier de nouvelles disciplines qui nous ouvraient une fenêtre sur le monde.

Et enfin, la guerre était finie...

Claude CENTELLAS-ELGUERO

.... *ENCORE !*

- Y avait-il des exigences de coiffures : cheveux courts, cheveux longs ? apparemment non mais ?
- Le réveil le matin ? pour les dormeuses ?
- Vous n'avez pas reparlé des puces laissées par les soldats...

Et Claude nous répond :

Au sujet des coiffures, je vous dirai qu'en 1945, à part quelques grandes qui portaient encore la grosse coque bouffante au-dessus du front qui avait été la coiffure à la mode pendant la guerre (après les coiffures crantées et les indéfrisables des années 30) la plupart des élèves portaient les cheveux courts, coupés sous l'oreille, ou bien de belles nattes pendantes ou relevées sur la tête et retenues par un nœud de ruban. Mais rien n'était obligatoire. Sauf qu'en 1946-47, il y eut une invasion de poux qu'à l'internat on enraya avec un traitement de choc à base de DDT (on n'en connaissait pas encore la nocivité). Un soir, on nous saupoudra abondamment les cheveux de ce désinfectant et il fallut dormir la tête enveloppée dans une serviette. Et pour éviter que les bestioles survivantes ne se propagent de tête en tête, on interdit les chevelures "flottantes". Il devint obligatoire de les tresser ou de porter une résille. Inutile de dire que nous prîmes en grippe ces horribles filets.

Pour ce qui est des puces, je m'en remets au souvenir d'Amy C. que vous citez dans votre évocation de Feuchères pendant la guerre.

Au sujet du réveil le matin, il était pénible, en effet, pour les grosses dormeuses. Certaines n'arrivaient pas à s'endormir le soir et bavardaient à voix basse avec leur voisine de lit. Une petite veilleuse gênait celles qui ont besoin du noir complet pour s'endormir. Bref, le matin elles avaient du mal à obtempérer quand la surveillante sortait de sa chambre, allumait l'électricité, ouvrait les fenêtres et tirait les couvertures des récalcitrantes. Il fallait défaire son lit avant d'aller faire sa toilette dans la "salle des lavabos" et gare à celles qui trichaient en le retapant sommairement !

03/03/2010